

REGARDS

Etude annuelle 2019

**Les centres d'extermination nazie,
spécificité de la Shoah (1941-1944)**

Par Joël Kotek

Revue Regards

Centre Communautaire Laïc juif David Susskind
Rue de l'Hôtel des Monnaies 52 - 1060 Bruxelles
regards@cclj.be - www.cclj.be/regards

Table des matières

1.	Introduction.....	1
2.	Les prodromes du génocide	3
3.	Un ersatz concentrationnaire : les ghettos de l'Est	5
4.	Vers le génocide : les Einsatzgruppen.....	7
5.	Les camions à gaz du premier centre d'extermination : Chelmno.....	9
6.	Les centres de Belzec, Sobibor et Treblinka.....	11
7.	Les centres mixtes de Majdanek et Auschwitz-Birkenau.....	15
8.	Le camp, préfiguration de l'Etat nazi	20
9.	Conclusion : La Shoah : un événement sans équivalent.....	24

1. Introduction

Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka ressortent-ils à l'univers concentrationnaire ? Peut-on, lorsqu'on les évoque ou qu'on les étudie, avoir recours au même vocabulaire que lorsque sont évoqués ou étudiés Dachau ou Mauthausen ? Suffit-il, afin de les distinguer des camps de concentration « classiques » et marquer leur terrible singularité, de leur accorder un simple qualificatif, les désignant comme des camps *d'extermination* ou des camps *de la mort* ?

Certes non : Dachau, à un des bouts de la chaîne, et Treblinka, à l'autre, ne peuvent être étudiés au prisme d'un seul et même concept, leur réalité ne peut être cernée à l'aide d'un répertoire sémantique commun, tant ils sont irréductibles l'un à l'autre. A Dachau, on isole du corps social, pour un temps plus ou moins long, des êtres considérés comme dangereux pour la collectivité - mais néanmoins « recyclables ». A Treblinka, on gaze dès leur arrivée des hommes, des femmes et des enfants, ontologiquement irrécupérables, une « sous-humanité » qui, du point de vue des nazis, encombre le monde et l'empêche de tourner rond.

Ces fonctions différentes - mise en quarantaine ici, mise à mort immédiate là -, obligent à opérer, selon nous, une séparation nette entre l'un et l'autre de ces lieux-types. A fonctions différentes, concepts et vocabulaire différents. Or, force est de constater que depuis la chute du nazisme, il est d'usage courant de réunir sous une seule et même enseigne, le *camp de concentration*, des lieux où les détenus sont tantôt maintenus en vie vaille que vaille parce qu'on ne désespère pas de leur faire réintégrer la communauté nationale, tantôt tués à petit feu, affamés et écrasés sous une charge de travail épuisante, tantôt exterminés dès leur débarquement des wagons à bestiaux.

L'usage abusif du concept fourre-tout de camp de concentration – ce dernier conçu comme un ensemble homogène et générique -, c'est le procès de Nuremberg qui l'a, pour une grande part, diffusé, en entérinant, comme preuve de l'extermination des Juifs par les Allemands, les images atroces des charniers du camp de Bergen-Belsen à sa libération. La découverte de Bergen-Belsen, écrit Walter Laqueur, « *déclencha une violente vague de colère bien que paradoxalement, ce ne fut pas du tout un camp d'extermination et même pas un camp de concentration, mais un Krankenlager, un camp de malades, où il est vrai le seul traitement offert aux patients ... était la mort.* »ⁱ

Du fait de cette vision tronquée – très en faveur dans le grand public et même parmi les historiens-, le génocide devient d'une part un événement parmi d'autres de l'histoire concentrationnaire. De l'autre, comme y insiste très justement l'historien Maxime Steinberg, un événement pluriel, auquel on ôte, ce faisant, sa spécificité authentiquement juive : le génocide a touché les Juifs, certes, dira-t-on, mais aussi les Tsiganesⁱⁱ, mais aussi les Slaves, voire les homosexuels et les résistants : « *La mémoire d'Auschwitz que ses gardiens érigent par métonymie en symbole du génocide consacre cet amalgame pluriel d'un camp d'extermination et de concentration* »ⁱⁱⁱ.

Certains historiens, et pas des moindres, croient pouvoir éviter le piège en faisant la distinction entre camp d'extermination et camp de concentration. Mais, à tout le moins, ils font fausse route et se dupent eux-mêmes. Car lorsqu'est abordée la question de la Shoah, c'est la notion même de camp, quels que soient les mots qui servent à qualifier celui-ci (camp *de la mort*, camp *d'extermination*), qui est à proscrire. Lié à l'histoire du génocide, à sa préparation comme à son implacable déroulement, cette notion est en effet toujours déplacée, toujours inopérante. C'est, de plus, un contresens historique que de définir indifféremment Dachau et Treblinka à l'aide d'une expression commune, quand les nazis eux-mêmes tiennent à établir une distinction entre

les deux types d'établissement. S'ils désignent Dachau, et les lieux auxquels il a servi de modèle, sous le terme de *Konzentration Lager*, littéralement camp de concentration (KL), c'est sous celui de SS Sonderkommando, de « commando spécial de la police et de la SS » (SK) qu'ils désigneront des lieux comme Treblinka, Majdanek ou Chelmno. Là, il ne s'agira pas de cantonner et de parquer des êtres humains, plus ou moins maltraités, mais d'y exterminer méthodiquement et systématiquement, au jour le jour et sans délai, tous les Juifs qui y seront acheminés. Les SK ne sont que des lieux de transit. Ils conduisent, sans détour ni perte de temps, du ghetto à l'abattoir.

Les SS *Sonderkommando*, conçus comme de véritables abattoirs, d'abord de type artisanal puis industriel, avec leurs chambres à gaz et leurs fours crématoires tournant à plein régime - les vivants qu'il faut « conditionner » avant la « douche », les cadavres qu'il faut déplacer après -, avec leurs entrepôts où sont stockés les biens pris aux déportés - cheveux, vêtements, montres, bijoux, argent, etc.-, vont bientôt nécessiter la présence de véritables équipes d'ouvriers spécialisés. Ceux-ci, choisis parmi les déportés juifs les plus forts (en règle générale des hommes et des femmes jeunes) seront logés au sein du SS *Sonderkommando* : ici quelques dizaines, là quelques centaines, voire un millier. Il n'empêche : « même avec ses détenus fossoyeurs de morts, écrit M. Steinberg, les six SS Sonderkommandos - installés sur ce modèle entre décembre 1941 et juillet 1942 sur le territoire polonais dans ses frontières d'avant 1939 - ne sont jamais des camps d'extermination. L'appellation n'est pas d'époque. »

De même, les SS du Sonderkommando ne sont en rien des gardiens de camp. Ce sont des tueurs qui opèrent dans ce que Raul Hilberg, le grand historien de la Shoah, appelle très à propos des *centres de mise à mort immédiate*, autrement dit des centres d'*extermination* - encore que l'auteur de *La Destruction des Juifs d'Europe*, s'interdise cette dernière expression au motif qu'il trouve moralement indéfendable d'avoir recours au terme même, *extermination*, par lequel les nazis qualifient la mise à mort programmée des communautés juives d'Europe.

Paradoxalement, donc, c'est bien *en dehors* du système concentrationnaire nazi que se déroule la Shoah. A massacre sans précédent, organisation sans précédent elle aussi. Le centre d'*extermination* est celle-là: une usine à fabriquer de la mort.

Indépendants du système concentrationnaire nazi, les SK échappent de la sorte à son système d'inspection (IKL) - à l'exception d'Auschwitz et de Majdanek, atypiques, dans la mesure où ils sont à la fois des camps de concentration et des centres d'*extermination*. L'*unique* fonction de Belzec, Birkenau, Chelmno, Majdanek, Sobibor et Treblinka, terminus ferroviaires, est l'*extermination* systématique, immédiate et industrielle des Juifs d'Europe.

2. Les prodromes du génocide

S'il n'est pas possible de s'étendre ici sur le pourquoi de l'extermination des Juifs, pour qui veut parvenir à reconstituer le cheminement de la décision qui a conduit, pas à pas, étape par étape, à la Shoah, deux évidences s'imposent :

Le primat de l'idéologie et sur le politique, et sur les structures et les circonstances historiques.^{iv} L'extermination ne répond en effet à aucun souci de rentabilité économique. Du point de vue strictement militaire, elle ne se justifie pas plus. Pire, elle est même résolument contre-productive : tandis que s'annonce la défaite, le génocide ne connaît pas de répit ; or, la mobilisation en homme et en matériel qu'il suppose obère une armée et un régime plus qu'aux abois. Politiquement, c'est certain, la persécution des Juifs n'est pas utile, elle ne sert en rien les intérêts immédiats des nazis, quelle que soit l'époque.

Quand Hitler apparaît, à la tourne des années 1920, l'Allemagne est un pays en crise -crise morale, crise identitaire, crise financière ; elle se cherche à tout prix un messie, un homme capable de donner du sens à ses difficultés quotidiennes et capable de donner l'impulsion nécessaire à surmonter et à dépasser ces difficultés. Si une grande partie de la nation allemande, on le sait, succombera au « charme » de l'idéologue et chef du parti nazi, se reconnaissant instinctivement en lui, il faut savoir aussi que c'est plus *en dépit*, qu'à cause, de l'antisémitisme maladif qu'il professe inlassablement. Antisémites, les Allemands ne le sont ni plus ni moins que d'autres peuples d'Europe, mais la question du moment n'est pas là : ce qu'attendent les hommes et les femmes qui vont porter Hitler au pouvoir, ce sont, avant tout, des mesures pratiques, des solutions propres à assurer leur avenir propre et celui du pays. Ce qu'ils veulent et attendent, c'est du concret, du tangible.

En ce sens la Shoah doit être vue comme l'accomplissement paroxystique d'un projet idéologique démentiel, non nécessaire du point de vue politique, qu'un homme –à savoir Adolf Hitler- a su et pu imposer à tout un peuple : c'est parce que l'antisémitisme hitlérien n'est en rien instrumental, mais que, bien plutôt, il est aux sources mêmes de la Weltanschauung nazie, dont il constitue un des principes constitutifs majeurs, que le processus de destruction des Juifs d'Europe se poursuivra, presque imperturbablement, jusqu'à la veille de la capitulation. Plus de 300 000 Juifs sont exterminés à Auschwitz au printemps 1944, ne l'oubliions pas.

Le caractère à la fois central et spécifique que tient l'antisémitisme, bien plus que le racisme encore, dans l'idéologie hitlérienne^v. Aux yeux des nazis, en effet, les Juifs ne forment pas une race, mais plutôt une anti-race (*gegenrasse*). Ce sont des parasites, de caractères raciaux particuliers (*Rassen-gestalt*). Dans un discours prononcé le 4 octobre 1943, à une réunion de chefs militaires SS, Himmler, qui parle des Russes, le fait dans un cadre racial (il y a des races supérieures et des races inférieures). Quand il en vient aux Juifs, changeant aussitôt de point de vue, il fait clairement référence au monde des microbes. S'il avait continué sur sa lancée, poursuivant la métaphore raciale, après avoir fait des Russes une race inférieure, il aurait pu assimiler les Juifs à une race plus basse encore dans l'échelle de l'humanité. Or il n'en est rien : si les Slaves sont encore des hommes, les Juifs, eux, sont des bacilles, des bactéries qu'il faut éliminer à tout prix, afin que, poursuit Himmler, le monde n'en soit pas tout entier contaminé : « *Nous ne voulons pas, dans le processus d'élimination d'un bacille, être contaminés, tomber malades et mourir aussi* ».

Comme l'écrit Saül Friedlander, « *cette approche bactériologique ne doit pas être confondue avec l'approche purement raciale* ». Sous peine de ne rien comprendre à la spécificité de l'antisémitisme hitlérien, lequel, marque ainsi une rupture définitive avec toute la tradition

antijuive qu'il lui est antérieure - même s'il est clair qu'il puise aussi aux sources de l'antijudaïsme chrétien, catholique comme luthérien.

La « découverte » autour de quoi s'organise le délire antisémite de Hitler, la voici : le peuple juif est à la base des trois doctrines postulant l'idée de l'égalité fondamentale du genre humain : le christianisme (St Paul); la Révolution française (francs-maçons dominés par des Juifs), le bolchevisme (Karl Marx). Les Juifs constituent un danger d'autant plus grand qu'ils ont réussi à s'imposer par des procédés habiles et nouveaux, tels le capitalisme et le marxisme qui ne sont contradictoires qu'en apparence. *Les Protocoles des Sages de Sion*, fondement de l'antisémitisme moderne, dont l'authenticité ne fait pour Hitler aucun doute, témoignent quant à eux de l'urgence à éliminer ce peuple, sinon de la surface de la terre, en tout cas d'Allemagne. Hors de cette éradication, point de salut. C'est la contamination assurée, la gangrène qui menace.

Aux termes de l'antisémitisme biologique des nazis, chaque Juif constitue un danger, y compris les vieux, les malades, les femmes, les enfants et les nouveau-nés. Un microbe est un microbe. Quel que soit son âge, son pouvoir de nuisance demeure. Reste que si Hitler veut éliminer le « bacille juif », l'examen de ses écrits et de sa politique antérieure à 1941, ne peut laisser supposer que c'est d'élimination physique qu'il est franchement question. Les nazis vont longtemps hésiter entre deux solutions contradictoires : expulser les Juifs vers un territoire où il sera possible de s'en servir comme otages si nécessaire (par exemple pour faire pression sur les démocraties), ou les concentrer dans une « réserve » (c'est la « solution territoriale ») ou, pis-aller, dans des ghettos.

3. Un ersatz concentrationnaire : les ghettos de l'Est

C'est à la ghettoïsation des Juifs, sociale ici (Europe de l'Ouest), physique là (Est) que recourent les nazis dans un premier temps. C'est ainsi que les Juifs polonais, le cœur de la judaïcité européenne, se retrouvent progressivement parqués dans des lieux clos (fils barbelés ou murs de briques), parfaitement isolés du reste du monde et menacés des pires représailles en cas de fuite.

Un premier ghetto de 150.000 personnes est créé à Lodz en mai 1940. Suivront sous peu les ghettos de Cracovie, Lublin et Lvov. Le symbole de cette mise en quarantaine systématique est et reste le ghetto de Varsovie, aménagé en octobre 1940, au cœur même de la ville : 445.000 Juifs y sont rassemblés de force du 16 au 31 octobre dans une zone d'à peine 3 km², avec une moyenne de 7,2 habitants par pièce habitable. Le mur d'enceinte du ghetto, érigé aux frais du Judenrat, est long de 16 kilomètres et haut de deux mètres cinquante. Il est percé de 13 portes, gardées, à l'extérieur, par des Allemands et des Ukrainiens, et à l'intérieur par des policiers juifs. Sa partie supérieure est hérissée de tessons de bouteilles et de fil de fer barbelé.

Les ghettos, que ce soient celui de Varsovie, de Lodz, de Cracovie, de Lublin ou de Radom, partagent de nombreux points communs avec les camps de concentration. Ce sont, à l'instar des camps, des lieux hermétiquement clos, où la population est maltraitée, très mal nourrie et soumise au travail forcé. Ils sont en outre dotés par les nazis d'une administration civile interne. C'est cette municipalité juive mise en place par l'occupant, le *Judenrat*, qui est chargée de veiller à l'application des décrets allemands.

Parmi les tâches du *Judenrat* : la mise à jour du fichier des travailleurs. Tous les Juifs âgés de 12 à 60 ans sont soumis au travail obligatoire et doivent s'inscrire sur les listes tenues à cet effet. Tout manquement à cette obligation est passible de la peine de mort. Ateliers et usines paient des salaires de misère à une main d'œuvre qu'ils exploitent jusqu'à l'épuisement. L'ensemble de la production des ateliers du ghetto est destiné à l'armée allemande.

La faim et la maladie contribuent à transformer les ghettos en véritables mouroirs. Ils sont à l'origine d'un quasi-génocide. Disposant de moins de 300 calories par jour (les Allemands ont droit à 2.310 calories), la masse est condamnée à une mort lente et programmée. Trafics et contrebande font la fortune des Allemands comme des Polonais. Ceux-ci sont relayés, à l'intérieur de la zone interdite, par des « complices » juifs qui se chargent d'y écouler leurs produits. Ces parasites se remplissent les poches et mangent à leur faim : ils ont même un lieu de débauche situé dans les caves de l'hôtel Britannia où il n'est pas rare que la fête se prolonge jusqu'aux petites heures du matin.

D'autres hommes, tels Emmanuel Ringelblum ou Itshak Katzenelson, se consacrent à l'entraide permanente. L'Organisation culturelle juive (YKOR) crée un réseau d'écoles, de chorales, de bibliothèques, de conférences, de troupes théâtrales et même une université populaire « Vivre et mourir avec dignité. ». La recherche médicale se développe ainsi dans des domaines auxquels le ghetto fournit un vaste champ d'observation statistiques : les épidémies et la famine. Il se trouve des médecins pour étudier les symptômes de la faim et pour décrire minutieusement ce qu'ils peuvent observer sur eux-mêmes. Promoteur de ces recherches, le Dr Israël Milaikowski, sur le point de succomber, trouve l'énergie de préfacer le manuscrit du groupe d'études^{vi} qu'il patiemment dirigé.

Faim, maladies, mauvais traitements : la mort frappe durement. De 1941 à 1942, pour s'en tenir au ghetto de Varsovie, de 3 à 4.000 personnes meurent tous les mois. Les cadavres décharnés encombrent les rues avant d'être ramassés par des équipes spécialisées. Le Conseil juif de

Varsovie enregistre 69.335 morts entre le 1^{er} janvier 1941 et le 30 juin 1942^{vii}. Selon G. Bensoussan, on enregistre plus de 84.000 décès entre septembre 1939 et août 1942 pour une population moyenne estimée à 400.000 personnes.^{viii} Chiffre hallucinant. Mais médiocre résultat pour les nazis qui, à ce rythme, estiment qu'il leur faudra bien des années avant de se voir débarrassés de la « race maudite ».

Une fois prise la décision d'exterminer les Juifs, les ghettos seront progressivement vidés de leur population^{ix}. C'est aux hommes du Conseil juif, le *Judenrat*, de fournir, avec l'aide de sa police, le contingent de « travailleurs », destinés, en réalité, à la chambre à gaz de Treblinka^x. Le 21 septembre 1942, après seulement deux mois d'activité, ce « camp spécial » a plus de 357.000 morts à son actif (245.000 viennent de Varsovie, 112.000 des villes et villages environnants la capitale.)

Hors déportation, ce sont quelque 800.000 Juifs, qui meurent de faim, de maladie ou exécutés dans les ghettos de l'Est ; davantage donc que l'ensemble des personnes -juives comprises- décédées dans le cadre du système concentrationnaire (550.000)^{xi}.

4. Vers le génocide : les Einsatzgruppen

Qu'est-ce qui pousse Hitler au génocide ? Pour la quasi-totalité des historiens de la Seconde Guerre mondiale, il faut, pour percer ce mystère, remonter au 22 juin 1941, date de l'offensive allemande contre l'URSS. Dès le départ, en effet, Hitler présente cette guerre, où s'entremêlent antisémitisme, antibolchevisme et expansion vers l'Est, comme la « seconde révolution » du national-socialisme. Ainsi qu'il s'en explique à ses généraux, dès mars 1941, il ne s'agit ni plus ni moins que de couper une fois pour toutes les racines du judéo-bolchevisme. La guerre qui s'annonce sera « *ein vernichtungskrieg* », une guerre d'extermination.

Deux directives donnent à penser que les nazis entendent bien se doter de tous les moyens nécessaires à leur nouvelle croisade. La première, dite *Barbarossa*, datée du 13 mai 1941, modifie les procédures de la justice militaire, autorisant la Wehrmacht à se montrer expéditive, très expéditive, à l'égard de tous ceux qui lui résisteraient ou lui barreraient la route. La seconde, dite « *décret sur les Commissaires* », en date du 6 juin, impose l'élimination sur place de tous les soldats juifs et autres commissaires politiques qui accompagnent les armées soviétiques.^{xii} A cette fin, et sur ordre de Himmler, des groupes d'action mobiles (*Einsatzgruppen*) sont mis sur pied. Très rapidement, vers la fin juillet, ces groupes élargissent leurs « compétences » à l'ensemble de la population juive, femmes, enfants et vieillards compris, croisée sur les routes ouvertes par l'armée. En près de deux mois, ils exterminent plus de 50 000 Juifs; dix fois plus que pendant la campagne de Pologne. En règle générale, les victimes sont rassemblées en lisière de leur ville ou de leur village et là, après avoir creusé eux-mêmes des tranchées qui leur serviront de tombes, abattues à l'arme à feu par des SS. Il semble toutefois que ces mesures d'extermination physiques ne concernent encore que la seule judaïcité soviétique. En août 1941, tout porte à croire que les nazis en sont toujours à envisager la « Solution finale » du problème juif en termes d'expulsion massive plutôt que d'élimination physique systématique. Le pas serait franchi quelques semaines plus tard, à l'automne 1941. En témoigne la déportation des Juifs d'Allemagne vers les zones où opèrent les groupes d'action mobiles (*Einsatzgruppen*). D'actes génocidaires, on passe ainsi au génocide proprement dit.

Reposons notre question : qu'est-ce qui pousse Hitler à opter pour l'extermination massive et systématique des populations juives ? Avec Burrin, nous répondrons que c'est avant tout l'échec de la campagne de Russie^{xiii}. Dans le contexte d'une guerre qu'il sait désormais longue et totale, Hitler, porté par sa représentation fantasmatique de la défaite de 1918, se persuade qu'en tuant les Juifs, dans une sorte de sacrifice sauvage et fétichiste, il leur fera expier le sang allemand versé et contribuera, par là, au renversement de la situation militaire^{xiv}. Il se venge, par avance, d'une défaite possible en massacrant un peuple qui représente dans sa logique dévoyée un danger mortel pour l'Allemagne.

A partir de là, il n'y a plus débat possible au sein des cercles dirigeants, et les mots « solution finale du problème juif » désignent bien, et uniquement, la politique d'élimination physique et totale de la judaïcité européenne. Le 24 octobre 1941, Müller, chef de la Gestapo, interdit l'émigration juive hors d'Europe. Le processus de mort est enclenché. La nasse se referme. Fin novembre 1941, Heydrich lance des invitations à une conférence interministérielle initialement prévue pour le 9 décembre 1941, mais différée au 20 janvier 1942, en raison de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor. Cette réunion, connue sous le nom de « conférence de Wannsee », confirme le rôle du RSHA dans le domaine de la politique antijuive et donne des directives aux divers ministères représentés, y compris les Affaires étrangères, quant à leur rôle respectif dans l'exécution du projet en cours - lequel, on le sait maintenant, vise la destruction des 11 millions de Juifs d'Europe. Wannsee ne vise en réalité qu'à discuter et répartir les tâches liées à l'extermination des Juifs, décidée depuis quelque temps déjà. A cette date, en effet,

l'extermination a commencé. Les quatre *Einsatzgruppen* se sont livrés, dès l'été 1941, à des massacres méthodiques : le groupe D a fusillé, dans les seules journées des 29 et 30 septembre, 33.771 hommes, femmes et enfants juifs. Cela s'est passé à Babi Yar dans la banlieue de Kiev. Cette première phase du génocide coûtera la vie à plus d'un million trois cent mille Juifs. Elle est efficace, certes, mais sauvage, et même les tueurs de la SS ont du mal à s'y faire. Il n'est pas rare de voir ces derniers aller se soûler avant d'accomplir la « haute et lourde » tâche qui leur a été confiée : le spectacle qu'offrent ces tueries de masse est proprement insoutenable.

De passage à Minsk, le 15 août 1941, Himmler en personne veut y assister. Il demande au commandant en chef de l'*Einsatzgruppe B*, de fusiller devant lui une centaine de jeunes gens, tous de sexe masculin. Remarquant que l'un d'eux est blond aux yeux bleus, Himmler intervient. Une conversation s'ensuit, aussi tragique que surréelle :

- « *Etes-vous juif ?* »
- *Oui*
- *Est-ce que vos deux parents sont juifs ?*
- *Oui*
- *Est-ce que parmi vos ancêtres il y en avait qui n'étaient pas juifs ?*
- *Non.*
- *Alors je ne peux rien pour vous !^{xv}»*

A chaque exécution, Himmler ne peut s'empêcher de détourner le regard, comme incapable d'assumer l'horreur dont il est un des principaux responsables. C'est alors qu'il ordonne aux chefs des *Einsatzgruppen* d'humaniser l'extermination, de se creuser la tête pour trouver des méthodes plus humaines – plus humaines pour les bourreaux, s'entend.

La solution qu'on lui propose en premier lieu est celle du camion à gaz. Lancée par le médecin-chef de la SS, le docteur Grawitz, l'idée d'exterminer par le gaz n'est pas neuve. De 1939 à 1941, les nazis ont procédé, sous la supervision d'un fonctionnaire de la chancellerie, Viktor Brack, au gazage par monoxyde de carbone^{xvi} de près de 70.000 personnes, malades incurables, handicapés ou encore malades mentaux allemands^{xvii}.

En novembre 1941, l'Office central de Sécurité du Reich (RSHA) procède aux premiers essais. Ceux-ci s'avérant fructueux, des camions à gaz sont bientôt envoyés dans les territoires de l'Union soviétique occupés. La méthode sera plus tard « perfectionnée » - d'abord en Serbie puis dans le « camp » de Chelmno (Kulmhoff), près de Lodz.

5. Les camions à gaz du premier centre d'extermination : Chelmno

Tandis qu'à l'Est du Bug, on persiste à exterminer par fusillades du type de celle de Babi-Yar (territoires soviétiques occupés, y compris la Pologne orientale et les pays baltes), à l'ouest du fleuve, l'idée d'exterminer les Juifs dans des lieux fixes, selon des procédures plus « humaines », fait son chemin. C'est Chelmno qui, en décembre 1941, marque la transition entre les deux types d'extermination. Chelmno n'est pas un camp, mais un château où les Juifs sont regroupés, déshabillés et directement gazés. Ce complexe rudimentaire supprime jusqu'à mille personnes par jour à l'aide de trois camions transformés en chambres à gaz mobiles.

Chaque après-midi, des Juifs de Lodz et environs sont acheminés à Chelmno par train. Ils sont répartis dans la cour centrale du « *schloss* », divisés en groupe d'une cinquantaine de personnes, forcés de se déshabiller et de remettre leurs objets de valeur aux SS. On leur affirme qu'ils vont être transférés vers un camp de travail, mais qu'avant ce transfert ils doivent être désinfectés et douchés. Poussés vers les caves du château et de là vers les prétextées "salles de douches", ils empruntent une rampe qui les conduit directement à l'intérieur des caisses des camions. Ceux qui marquent le pas ou refusent de pénétrer dans la voiture sont battus par les gardes. Lorsque le chiffre de 50 à 70 personnes est atteint, on referme les portes de la chambre à gaz sur roues et le chauffeur, souvent un membre de la « *schutzpolizei* », se met en route pour les fosses de Waldlager, en traversant la forêt de Rzuchow. Dix minutes environ sont nécessaires à ce que le gaz fasse son œuvre de mort. Aux fosses de Waldlager, des prisonniers juifs, placés sous la surveillance de SS, ont préparé les bûchers et les fosses communes. Une équipe d'environ 40 à 50 d'entre eux décharge les cadavres et les jette dans les fosses. Une autre équipe, cantonnée au « château », trie les vêtements et les objets de valeur qui vont être expédiés vers le Reich. Près de 370 wagons remplis de vêtements seront ainsi transférés. On estime qu'au moins 150.000 Juifs y ont été exterminés, ainsi que 2.500 Tsiganes^{xviii}. Que dire sinon que le centre d'extermination n'est qu'un banal terminal ferroviaire équipé d'installations, somme toute, rudimentaires pour exterminer les arrivants et faire disparaître leurs cadavres.

L'idée d'utiliser le gaz comme arme de mort n'est pas neuve, nous l'avons dit. Elle remonte aux premiers mois de la guerre. Les blessés affluent alors en masse vers l'Allemagne dont la capacité hospitalière n'est pas extensible à l'infini. Les lits font cruellement défaut. C'est dans ce contexte que les nazis choisissent de faire place nette en décidant, nous sommes en octobre 1939, d'accorder « une mort miséricordieuse » [*Gnadentod*], aux malades mentaux et incurables. L'organisme qui est chargé de la mise en chantier du programme d'euthanasie prend ses quartiers au 4 Tiergartenstrasse à Berlin ; l'abréviation T4 désigne dès lors son activité.

C'est en octobre 1939 qu'est inauguré le premier des six instituts d'euthanasie que comptera l'organisation T4. Comme ceux qui suivront, il est doté d'une chambre à gaz^{xix}. Mais les faits s'ébruitent et devant les protestations de l'épiscopat catholique et protestant, le programme doit être officiellement abandonné^{xx}.

La politique d'euthanasie ne disparaît pas pour autant. Elle se poursuit, quoi qu'à plus petite échelle et plus discrètement. Notamment dans les camps de concentration. Classé sous la rubrique « 14 f 13 », le programme T4 y est introduit dès le printemps 1941, dans le but avoué de supprimer les éléments inaptes au travail (cf. supra). En expérimentant le gazage et l'incinération et pratiquant une liquidation biologique systématique au nom d'un contrôle politique absolu de la vie, les programmes T4 et 14f13 prépareraient l'extermination des Juifs. C'est l'opinion de certains historiens comme Georges Bensoussan.^{xxi} Répétition générale ou non, c'est effectivement de la rencontre du programme d'euthanasie et du système concentrationnaire que va germer l'idée de l'extermination industrielle des Juifs par le gaz. Ce

n'est pas un hasard si Brack, le fonctionnaire en charge du programme d'euthanasie, se porte volontaire pour la mission qui consiste à exporter à l'Est les techniques de gazage mises au point en Allemagne.

Belzec sera son premier terrain d'action. Vers la mi-mars 1942, les lieux sont prêts. La mort se donnera désormais par le gaz, dans des centres fixes, selon la méthode "brackienne".

6. Les centres de Belzec, Sobibor et Treblinka

Après Chelmno, trois nouveaux Sonderkommando (SK), ou centres destinés à l'extermination des Juifs voient le jour : Belzec, dont nous venons d'évoquer l'existence, Sobibor et Treblinka, trois sites choisis en raison de leur isolement et de leur proximité avec d'importants nœuds ferroviaires. Plus d'1,5 million d'êtres humains y seront exterminés.

Belzec ouvre ses portes en mars 1942 Sobibor en avril et Treblinka en juillet de la même année. Comme l'écrit Hilberg, la réalisation de ce projet est marquée au coin d'une relative improvisation et d'un souci d'économie certain. L'Office SS chargé de construire les SK ne dispose pas, de son point de vue, d'un budget suffisant. La main-d'œuvre fait également défaut.

Belzec

Centre d'extermination qui servira de modèle à Sobibor et à Treblinka, planifié comme lui dans le cadre de l'Action Reinhardt, Belzec est situé dans le district de Lublin, au centre d'une région riche en villes, villages et communautés juives. Le SS-Sturmbannführer Christian Wirth, un ex-officier de police ayant un joué un rôle majeur dans la préparation du programme d'euthanasie "T4", est nommé à sa tête. Sous ses ordres : de 20 à 30 SS aidés dans leur tâche par une compagnie d'environ 120 gardes ukrainiens spécialement entraînés à cet effet. Belzec, comme du reste Sobibor et Treblinka, est un établissement de dimensions modestes, doté d'installations assez sommaires. Il est divisé en deux parties, entourées, chacune, d'une enceinte de fils barbelés. Des miradors sont placés le long du périmètre principal. La première partie est elle-même divisée en deux sections : la plus petite contient les bâtiments administratifs et le baraquement des gardes ukrainiens ; la plus grande, la ligne de chemin de fer amenant les déportés, le quai où ces derniers sont partagés en deux groupes, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants d'un autre, les bâtiments où ils se déshabillent et sont tondus, les entrepôts où sont stockés leurs objets personnels et enfin les baraques abritant les prisonniers juifs chargés de brûler les cadavres et trier les bagages.

C'est dans la seconde partie du centre que sont situés les chambres à gaz et les bûchers. Elle est reliée à la première par un long passage flanqué de hauts fils barbelés que les Allemands surnomment « le tube ». Le site d'extermination proprement dit est séparé du camp principal par des arbres et des feuillages.

Le camouflage est un des éléments essentiels de la procédure d'extermination mise au point à Belzec. Cette procédure est simple : un transport composé de 40-60 wagons, contenant environ 2.500 juifs, entre en gare. Le convoi est aussitôt divisé de manière à ce que les wagons arrivent à quai par groupe de 10 ou 15. Les Juifs sont débarqués. On les informe de ce qu'ils sont dans un camp de transit, et que, pour des raisons d'hygiène, ils doivent passer à la douche et chez le « coiffeur ». C'est à ce moment-là que les hommes sont séparés des femmes et des enfants. Après être passés par le local où ils se déshabillent et se font tondre, ils sont successivement poussés dans "le tube" qui mène aux chambres à gaz. Celles-ci sont camouflées en douches. La brutalité et la rapidité avec lesquelles les différentes phases s'enchaînent les unes aux autres, font que les victimes, prises de cours, n'ont que rarement l'occasion de réagir ou d'amorcer un geste de défense.

Dans sa première période d'activité, de la mi-mars 1942 à la mi-mai 1942, Belzec compte trois chambres à gaz en bois. Elles sont chacune dotées de deux portes : par la première, on fait entrer les vivants, par la seconde, on évacue les cadavres. Le monoxyde de carbone nécessaire à provoquer l'asphyxie est produit par un moteur diesel installé à l'extérieur de la pièce. Une fois celle-ci remplie de gaz, il faut environ trente minutes pour voir la mort frapper. Ensuite, c'est

au tour des équipes de « nettoyage », constituées de prisonniers juifs, d'entrer en action : une première équipe se charge des cadavres et les traîne vers les bûchers. Une seconde s'occupe des biens laissés en plan par les victimes. Cette seconde équipe est elle-même scindée en deux : une première section rassemble les bagages restés à quai. Une autre s'affaire dans les vestiaires où sont triés objets personnels (bijoux, dents en or) et vêtements. Entre le moment où le convoi s'arrête en gare de Belzec et celui où les dernières opérations de triage sont accomplies, plus ou moins trois heures se sont écoulées.

A la mi-mai 1942, le processus d'extermination marque un temps d'arrêt, ceci afin de permettre aux SS d'en huiler le mécanisme, de faire gagner le système en efficacité. Six chambres à gaz en béton sont mises en chantier. Ces installations vont permettre aux SS de gazer jusqu'à 1.200 personnes à la fois. Le transport, à l'origine tronçonné en quatre parties de 10 à 15 wagons, l'est désormais en deux. Gain de temps et d'énergie. La machine est désormais au point. Près de 1.000 Juifs sont maintenant employés dans les équipes de « nettoyage », régulièrement envoyés à la mort et remplacés par d'autres – le délai de « grâce » n'excède jamais quelques semaines.

Dans les trois premiers mois d'activité du SK (mars à mai 1942), 80.000 Juifs provenant des ghettos de Lublin, Lvov et d'autres parties de la Galicie sont gazés. Après les travaux d'aménagements, près de 130.000 Juifs de la région de Cracovie, 215.000 de la région de Lvov, ainsi que de nombreuses communautés dispersées entre Lublin et Radom, les rejoignent dans la mort. On estime généralement à 600.000 le chiffre des Juifs gazés à Belzec. L'histoire ne comptabilise que quelques survivants. Taux de mortalité : 99.99% ! C'est toute la différence entre un camp de concentration et un centre d'extermination.

Dans les premiers mois de 1943, les cadavres sont déterrés et brûlés en plein air. Le camp est ensuite détruit. Sur le terrain qu'il occupait, la terre est retournée et une ferme, confiée à un ancien garde ukrainien, est construite.

Sobibor

Second camp construit dans le cadre de l'Action Reinhardt, Sobibor est également confié à la charge de vétérans du programme d'euthanasie - en l'occurrence le SS Obersturmführer Franz Stangl qui le dirigea d'avril à août 1942, avant son transfert vers Treblinka. Ici aussi l'équipe est des plus réduites : quelque 20 SS, assistés d'une centaine de gardes ukrainiens.

Nuit et jour des Juifs sont débarqués. Certains par camion, par charrette, voire même à pied, une majorité par le train. L'attitude des nazis à leur égard est fonction du lieu dont ils sont originaires.

Ceux qui arrivent de l'Ouest par train de voyageurs, généralement bien habillés, sont les plus faciles à duper : à leur descente de voiture, ils sont accueillis par du « personnel » juif, en bleu de travail, dont ils reçoivent des tickets de consigne en échange de leurs bagages. Cette formalité suffit en général à endormir leur méfiance (certains vont jusqu'à donner un pourboire à leurs aimables porteurs.) Arrivés sur la place principale du camp I, ils ont droit à une brève mise au point que le Oberscharführer SS Hermann Michel (alias *Le prêcheur*) a préparée à leur intention. Ber Freiberg s'en est souvenu: « *Vous allez partir pour l'Ukraine où vous allez travailler. Pour éviter les épidémies, vous allez passer à la douche désinfectante. Mettez vos affaires de côté et rappelez-vous où vous les avez placés, comme je ne vous aiderai pas à les retrouver. Toutes les valeurs doivent être déposées au bureau*^{xxii} ».

L'attitude des Allemands n'est pas la même envers les Juifs de l'Est, transportés pour leur part dans des wagons à bestiaux. Ceux-ci sont battus, fouettés et insultés dès leur descente de train. Non sans raison, les SS les soupçonnent de ne rien ignorer du sort qui leur est réservé et

redoutent les actes de rébellion. Quelques hommes du convoi sont sélectionnés en fonction des besoins du centre en « personnel ». Tous les autres sont destinés aux chambres à gaz.

Une fois dépouillés de leurs vêtements, les Juifs sont conduits dans le tube, appelé par les nazis « *Himmelstrasse* » ("route vers le ciel"). Il amène au camp II où sont établies les chambres à gaz. Comme à Belzec, ce sont des détenus juifs qui effectuent toutes les tâches qui précèdent la mise à mort et qui lui succèdent : tri des bagages, enfouissement ou brûlage des corps, camouflage du boyau. Ils sont 600 dans le camp I (parmi lesquels 150 femmes), et 200 dans le camp II. Les premiers n'ont aucun contact avec les seconds. « *Soudain, se souvient Toivi Blatt, Juif affecté au sonderkommando au camp I, j'entendais le son infernal de combustion des moteurs. Presque aussitôt, j'entendais un cri terrible, certes lointain et étouffé, mais qui dans un premier temps couvrait le bruit du moteur tant il était puissant ; au bout de quelques minutes, il s'affaiblissait graduellement. Mon sang en était glacé.*^{xxiii} »

On ne compte aucun survivant parmi les Juifs du camp II. Pour ceux qui, en échange d'une brève survie, sont transformés malgré eux en auxiliaires du génocide, ces Juifs qui doivent accueillir d'autres Juifs, leur raser la tête, trier leur maigre avoir et brûler leurs cadavres, la vie relève de l'enfer. C'est quand l'ennui gagne les SS que l'horreur atteint son comble, car, alors, ces derniers se livrent à toutes sortes de jeux plus terrifiants les uns que les autres. Les rares survivants de Sobibor font partie de l'équipe de *sonderkommando* du camp I qui s'est révoltée en octobre 1943. Parmi les 300 Juifs qui parviennent à s'échapper, une centaine seront repris par les nazis, une autre exécutés par les partisans polonais. Seuls 50 à 70 passeront le cap de la guerre.

A Sobibor comme à Belzec, le taux d'extermination immédiate est de 99,9%. En moins de 18 mois, 250.000 Juifs, hommes, femmes et enfants, y périssent.

Treblinka

Le troisième centre construit dans le cadre de l'Action Reinhardt est Treblinka. Situé à environ 80 km au nord-est de Varsovie, il est réservé aux Juifs de la capitale polonaise et de l'Europe Centrale toute proche. Doté à l'origine de trois chambres à gaz, il en comptera bientôt six, devenant très vite le principal centre d'extermination en activité. Une trentaine de SS sont affectés à l'administration du camp, aidés dans leur tâche par une autre centaine de SS, affectés à la garde, et une vingtaine d'Ukrainiens. De 700 à 1.000 prisonniers juifs leur servent de « petites mains ».

C'est à Treblinka que « disparaissent » en moins de deux mois, du 23 juillet au 21 septembre 1942, plus de 357.000 Juifs de Varsovie et de sa région. Environ 337.000 Juifs du district de Radom, 35.000 du district de Lublin, 107.000 du district de Bialystok et 38.000 du Gouvernement Général y sont exterminés dans les mois qui suivent. Des milliers de juifs en provenance de pays limitrophes ou plus lointains connaissent un sort identique : 7.000 arrivent de Slovaquie, 8.000 du camp de concentration de Theresienstadt, 4.000 de Grèce et 7.000 de Macédoine (2.000 Tsiganes figurent aussi parmi les victimes.)

Censé opérer dans le plus grand secret, le camp est entouré d'une double enceinte barbelée et électrifiée. La première, par surcroît de précaution, est camouflée à l'aide de branchages. Ici comme ailleurs, soucieux d'éviter tout acte de rébellion ou de résistance, on a recours à des ruses pour convaincre les Juifs qu'ils sont bien en transit : ainsi, les SS font-ils fixer une étoile de David sur la façade de la chambre à gaz ; ainsi, au-dessus de la porte qui commande l'entrée au bâtiment, font-ils installer une lourde tenture, volée dans une synagogue, où est inscrite en hébreu l'inscription suivante : "Ceci est la porte par laquelle entrent les justes."^{xxiv}

D'autres « améliorations » de ce type vont suivre. On distribue aux nouveaux venus des cartes postales qu'on leur conseille d'envoyer séance tenante à leurs proches afin de les rassurer. Ces cartes ne seront pas détruites, ainsi qu'on pourrait le penser, mais affranchies et envoyées à destination : par ce stratagème, les autorités du centre endorment la vigilance *et* de ceux qui vont mourir dans un instant *et* de ceux, multitude peuplant les ghettos, qui mourront demain.

Lorsque la chambre à gaz est pleine et que les portes sont refermées, un Allemand crie : "Ivan, l'eau!". A ce signal, le préposé ukrainien ouvre le robinet de gaz et la mort se répand, lente et douloureuse : l'agonie des victimes peut durer jusqu'à 40 minutes.

Tout comme à Sobibor, les Juifs du *sonderkommando* se révoltent. En août 1943, un groupe d'une cinquantaine de prisonniers se précipite vers l'armurerie et met la main sur un stock d'armes. Les chefs de la rébellion tablent sur le fait qu'aux premiers coups de feu, un grand nombre de prisonniers se joindront à eux. Mais les soupçons d'un officier SS, Kurt Kuttner, forcent le groupe à déclencher la révolte plus tôt que prévu. Avant même que le SS ne puisse alerter la garde, les prisonniers ouvrent le feu et incendent les baraqués. Des centaines de prisonniers se ruent alors sur les enceintes barbelées et les forcent. La grande majorité d'entre eux sont tués par les SS postés sur les miradors. Sur les 750 prisonniers qui prennent la fuite, seuls 70 sortiront vivants de la guerre.

A l'automne 1943, les SS démantèlent le camp. Des ordres stricts sont donnés pour que toute trace de l'existence de Treblinka soit à jamais effacée. Ici aussi, une ferme est bâtie sur le site du camp et un garde ukrainien en prend la direction.

Au minimum, près de 750.000 Juifs ont été gazés à Treblinka, soit un taux de mortalité égal, une fois encore, à 99,9%.

7. Les centres mixtes de Majdanek et Auschwitz-Birkenau

Lublin-Majdanek

Deux nouveaux centres d'extermination, équipés l'un et l'autre de chambres à gaz s'ajoutent en 1942 à l'appareil de mort de la SS. Ils ne sont pas construits sur des sites isolés, mais au à proximité immédiate de camps de concentration : le premier dans l'enceinte de Lublin-Majdanek, le second dans le vaste complexe d'Auschwitz, à Birkenau, plus précisément.

Le centre de Majdanek est doté en septembre-octobre 1942 de trois chambres à gaz. Les opérations de gazage débutent aussitôt et prennent fin le 3 novembre 1943 par l'extermination simultanée de tous les détenus juifs au cours d'une opération « poétiquement » baptisée fête des moissons. Ainsi disparaissent les derniers 17.000 Juifs de Majdanek, un centre d'extermination qui en aura vu périr de 50.000 à... 200.000 victimes.

Auschwitz

C'est Himmler en personne qui informe Höss de la décision que vient de prendre Hitler de procéder à l'extermination du peuple juif : *"c'est à nous, SS, que revient l'exécution de ces ordres. Si nous ne le faisons pas maintenant, c'est le peuple juif qui, plus tard, anéantira le peuple allemand."*^{xxv} C'est peu après la conférence de Wannsee que le site d'Auschwitz-Birkenau est retenu comme principal « centre de mise à mort ». Pour F. Piper, le site est choisi pour camoufler, derrière le camp-mère d'Auschwitz, les opérations de mise à mort : Auschwitz I, le camp souche ou *stammläge*, doit masquer la sinistre besogne d'Auschwitz II - Birkenau^{xxvi}. Pour Maxime Steinberg, il est surtout retenu dans le cadre de la mise au travail des Juifs décidé suite aux pressions de l'administration économique de la SS. A Wannsee, la Sécurité du Reich doit momentanément sacrifier l'idéologie aux opportunités économiques. En Allemagne, les Juifs de l'armement ne seront donc pas immédiatement déportés. Et cette concession amène Wannsee à formuler à propos des Juifs la notion d'extermination par le travail qui inspirera la circulaire de Pohl d'avril 1942 pour tous les KZ. Cela étant, la SS en tire les conséquences immédiatement, cinq jours après Wannsee : *"Télégramme de Himmler à Glücks, le 25 janvier 1942. Etant donné que, dans l'immédiat, il ne faut pas attendre des prisonniers de guerre russes, j'enverrai dans les camps un grand nombre de juifs et juives qui ont été évacués d'Allemagne. Prenez toutes dispositions nécessaires pour recevoir dans les quatre prochaines semaines, 100.000 Juifs et jusqu'à 50.000 Juives dans les camps de concentration. D'importantes tâches économiques seront confiées aux camps de concentration dans les prochaines semaines. Le général de division SS Pohl vous communiquera des instructions plus détaillées. "*

Comme le souligne Maxime Steinberg, Auschwitz II/Birkenau fut à la SK et KZ !. Nous parlerons désormais d'Auschwitz I lorsqu'il s'agira de désigner le camp de concentration, d'Auschwitz II pour désigner le camp de Birkenau, où se situe le centre de mise à mort immédiate et d'Auschwitz III pour désigner Monowitz et sa quarantaine de camps de travail auxiliaires, appelés « sous camps^{xxvii} ».

L'extension de la solution finale à l'Europe entière va faire de Birkenau l'épicentre de l'extermination des Juifs d'Europe. C'est là que, à partir du printemps 1942, seront gazés la majorité des Juifs d'Europe occidentale. C'est là que, pour la première fois, à l'initiative de Rudolf Höss, maître de la place et homme dévoré d'ambitions, sera utilisé un gaz nouveau, de loin plus efficace que le monoxyde de carbone : le Zyklon B.

L'acide cyanhydrique à action rapide, commercialisé sous le nom de Zyklon B par la firme Degesch, société allemande pour la « lutte contre les parasites » a été expérimenté en décembre

1941 dans le sous-sol du Block 11 d’Auschwitz I sur 250 tuberculeux et quelque 300 prisonniers de guerre soviétiques. A l’instar de Wirth (le promoteur du gazage par monoxyde de carbone), Höss peut être considéré comme un des inventeurs de la méthode de mise à mort industrielle^{xxviii}. A noter qu’il existe entre ces deux assassins une concurrence et une rivalité féroces^{xxix}.

S’il existe bien une chambre à gaz à Auschwitz I (*crematorium I*), c’est à Birkenau, nous l’avons signalé plus haut, que va se concentrer l’appareil de mise à mort.

Dans un premier temps, de mai à juin 1942, l’extermination a lieu dans deux vieilles fermes (bunker I ou maison rouge et bunker II ou maison blanche) aménagées en chambres à gaz^{xxx}. Les fenêtres en ont été murées, les murs intérieurs abattus, des portes spéciales, étanches au gaz, installées. Une baraque attenante sert de salle de déshabillage. L’absence de mécanisme d’aération impose cependant des limites aux cadences : on gaze le soir, et le soir uniquement. La séance terminée, on ouvre grand les deux portes afin de laisser le gaz毒ique s’échapper. Les cadavres sont extraits dans la matinée, empilés sur de larges plateaux se déplaçant sur une voie ferrée étroite et conduits vers des fosses communes creusées dans le Birkenwald où ils sont enfouis. En octobre 1942, il faudra les déterrre : les corps en décomposition dégagent une odeur pestilentielle et la pollution qui en résulte menace la nappe phréatique.

A l’été 1942, dans la perspective d’un afflux massif de Juifs (Himmler vient d’ordonner la déportation de 90.000 Juifs occidentaux vers Auschwitz), la Direction centrale de la Construction de la Waffen SS décide de mettre en chantier une installation de gazage à la fois plus efficace et plus rationnelle. Il s’agit, certes, d’accélérer le processus d’extermination, mais, plus encore, de résoudre une fois pour toutes l’épineux problème posé, depuis le début des opérations spéciales, par l’accumulation des cadavres. En bons gestionnaires, les Allemands font appel à des firmes privées pour la construction des installations : la firme DAW emporte le contrat de fabrication des portes et des fenêtres ; Toft et fils, d’Erfurt, celui des fours crématoires.

L’année 1943 voit ainsi la création de structures intégrant les diverses phases de la mise à mort, du déshabillage à la crémation, en passant par le gazage proprement dit. Deux mille personnes peuvent désormais être entassées dans chacune des *Leichenkeller* (chambres à cadavres) ; la capacité d’incinération quotidienne est portée à 4.756 corps. Les très artisanaux bunkers I et II, qui ont perdu leur raison d’être, sont démantelés.

Désormais, en moins de deux mois – 45 jours très exactement -, Auschwitz peut se débarrasser d’un nombre de cadavres que le seul et unique crématoire en fonction jusque-là aurait mis plus de deux ans à réduire en cendres. « *Avec ces installations*, écrit Maxime Steinberg, *le centre d’extermination (passe) du mode artisanal au plan industriel.*^{xxxii} » Rationalisation aidant, les chambres à gaz sont munies d’un dispositif d’aération efficace et chacun des quatre nouveaux crématoires (crématoires II à V) comporte une morgue où entreposer les cadavres.

En 1944, l’équipement d’Auschwitz est complet. Il compte :

- *au camp souche* (Auschwitz I) : un crématoire de première génération (crématoire I), muni de trois fours bimoufles, doté d’une capacité d’incinération de 340 cadavres par 24 heures – chiffre ramené à 250 dans la pratique.

- *au camp de Birkenau* : le crématoire II (de nouvelle conception), avec cinq fours trimoufles, capable d’engloutir 1140 cadavres/ 24 heures – ramené à 1.000 dans la pratique; le crématoire III (de même modèle que le II), avec cinq fours trimoufles de capacité identique à celle du II ; le crématoire IV, d’un type simplifié, avec un double four quadrimoufle, au rendement théorique

de 768 cadavres par jour – 500 dans la pratique; le crématoire V (de même modèle que le IV), avec un double four quadrimoufle de capacité identique à celle du IV.

L'idéologie nazie trouve ici son accomplissement ultime : une extermination efficace, ordonnée et propre : les chambres à gaz, « solution finale à une question juive » enfin résolue, dispensent les Allemands de mettre physiquement la main à la pâte; l'embarras des *groupes d'action* et l'inadéquation de leurs méthodes artisanales ont été vaincus et dépassés. Une victoire de l'intelligence et de la méthode au service d'un grand dessein.

A la différence des autres centres d'extermination, Auschwitz-Birkenau, et, dans une moindre mesure Majdanek-Lublin, ne sont pas autorisés à gazer tous les déportés juifs qui sont conduits chez eux. La pénurie de main-d'œuvre pousse en effet les autorités à en « sélectionner » une quantité variable en vue de les mettre au service de l'économie de guerre. Les SS répartissent les arrivants en deux catégories : les aptes et les inaptes. Les premiers, après avoir été immatriculés par tatouage sur l'avant-bras gauche, sont intégrés dans le camp et versés dans sa « force de travail ». L'Office central de l'Administration et de l'Économie de la SS et son inspection des camps, relevant de Himmler, les soumettent alors, comme les détenus non juifs, à un processus « d'extermination par le travail ».

La procédure d'accueil des déportés est immuable, comme coulée dans le bronze : après avoir roulé des jours et des nuits, parfois plus d'une semaine pour ce qui est des convois en provenance de Salonique, les trains débarquent sur la rampe de Birkenau leur lot de déportés. Aussitôt, des médecins SS opèrent la sélection, indiquant à ceux-ci la file de droite, à ceux-là la file de gauche. D'un côté, les hommes et les femmes valides ; de l'autre les vieux, les faibles, les mères avec enfants. Aux premiers, est accordé un sursis –ils travailleront jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aux seconds, de 70 à 80% des nouveaux venus, rien n'est promis qu'une mort immédiate. C'est ainsi que plus des deux tiers des déportés qui arrivent de France et de Belgique ne foulent même pas le sol du camp. Ils passent sans transition du wagon à bestiaux à la chambre à gaz. Quelquefois, parce que le camp n'est pas en manque de bras, il n'y a pas de sélection et c'est un convoi entier qui est exterminé.

Les déportés qui marchent vers la mort sont censés prendre le chemin de la douche. Le scénario est parfaitement rodé, pourquoi en changer ? Au préalable, il leur faut se déshabiller. Cela, ils le font soit à l'air libre, soit à l'intérieur de vestiaires aménagés à cet effet – ce qui dépend du type de la chambre à gaz vers laquelle ils sont dirigés. Ensuite, c'est l'enfermement dans la salle de douches et la mort par asphyxie. Pour ce faire, un « spécialiste », protégé par un masque à gaz, introduit par les ouïes du plafond des cristaux de Zyklon-B humectés de liquide. Avec la température qui règne dans la pièce, pleine à craquer, le gaz se répand instantanément. La mort survient en général dans les cinq à dix minutes, mais quelquefois les souffrances durent plus longtemps, surtout à partir du moment où les SS commencent à faire des économies de Zyklon-B.

Une personne sur trois présente encore des signes de vie quand on la jette avec les cadavres dans les énormes fours crématoires. Aux époques d'arrivées massives, les problèmes techniques se multiplient sans cesse. Les crématoires, entre autres, ne suffisent plus, ou difficilement, à venir à bout de tous les corps dont il faut se débarrasser.

Dans ses souvenirs, Filip Müller raconte le désarroi du SS Voss, le chef des crématoires de Birkenau qui, une nuit, reçoit l'ordre secret de préparer le crématoire V pour les détenus du camp des familles de Theresienstadt. Or, dans le vestiaire dudit crématoire, il ne lui reste pas moins de 500 cadavres en attente.

Le SS Voss, qui commence par paniquer, finit, après moult calculs, à résoudre la difficile équation :

« *Il se tourna vers les chefs d'équipe et leur fit part de son avis:*

- Il est possible de tout réduire en cendres avant demain matin, dit-il. Vous aurez à veiller à ce que chaque fournée soit composée de deux hommes et d'une femme, plus un « musulman » ou un enfant. Une opération de remplissage sur deux devra être effectuée avec un bon matériel combustible, soit : deux hommes, une femme et un enfant. La cendre sera enlevée toutes les deux alimentations, afin que les canaux ne se bouchent pas. Mais attention ! vous devrez tisonner les feux et actionner les ventilateurs toutes les douze minutes ! Je vous considère responsables de ces opérations. Maintenant, filez ! Compris ?

Oui, monsieur l'Oberscharführer, répondirent comme un seul homme les deux kapos.

Encore une chose, proféra Voss d'un ton cassant. Quand vous aurez terminé, tout devra être briqué, arrosé et désinfecté avec du chlore. Les murs seront badigeonnés ! C'est clair ? A 8 heures, l'affaire doit être expédiée ! Et maintenant, au travail !

Dans la salle du déshabillage, 500 corps environ étaient étendus comme des bûches. Au premier abord, ils se différenciaient assez peu les uns des autres. Il fallut par conséquent les classer en quatre lots suivant leur combustibilité, les cadavres des détenus les mieux nourris devant faciliter la combustion des morts cachectiques.

Sur les indications des kapos, les hommes de corvée de cadavres trièrent alors les corps en quatre tas. Le plus important se composait des hommes robustes, le second, des corps de femmes, puis venait en troisième lieu celui des enfants. Le dernier, de petit volume, ne comprenait que des « musulmans », c'est-à-dire des morts amaigris jusqu'aux os. Ainsi faisant, Voss améliorait le « régime express », qui remontait aux essais de l'hiver 1943, dans le crématoire V, quand on recherchait le moyen d'économiser le coke. Parfois, des commissions de S.S. et de civils y participaient. J'avais compris à l'époque, aux propos échangés entre Voss et Gorges, que les visiteurs civils étaient des techniciens de la société Topf und Söhne, d'Erfurt, qui avaient construit et installé les fours d'incinération. (...) Lorsque, à l'aube, Voss se réveilla, il sauta de son lit de camp, enfila ses bottes, sa veste de campagne et se rendit dans la salle des cadavres. Il n'y en avait plus qu'un petit nombre. L'incinération « express » avait été accomplie conformément à ses instructions. Le sentiment d'avoir mené à bien une tâche difficile le remplissait de satisfaction, et il ne s'en cachait pas^{xxxii}.

La capacité des quatre fours de Birkenau est théoriquement supérieure à 4.400 corps par jour, mais ce chiffre, nous l'avons dit plus haut, est toujours inférieur dans la pratique. Un problème d'engorgement se pose d'ailleurs au printemps 1944, lorsqu'est prise la décision de faire disparaître dans l'urgence les Juifs de Hongrie, soit quelque 450.000 personnes. Près de 10.000 Juifs sont alors gazés chaque jour et les fours ne suffisent pas à les envoyer en fumée.

Le déporté juif Müller est, une fois encore, témoin de la solution technique qui sera apportée à cet « épineux » problème. L'homme de la situation se nomme Moll, le Hauptscharführer Moll – décrit comme un sadique doté d'une infatigable énergie. Il propose de faire alterner dans les fours, en couches disposées selon les règles de l'art afin que l'air puisse circuler harmonieusement entre eux, cadavres et bois de chauffe. Mais son plan minutieux ne s'arrête pas là : il fait en outre creuser dans le sol des crématoires des rigoles d'une pente constante pour où va pouvoir s'évacuer la graisse corporelle en fusion. Récupérée, cette graisse servira de combustibles.

A l'aide de longues spatules recourbées à leur extrémité, on prélève la graisse humaine stockée dans de grands seaux et on la répand sur le feu afin de hâter l'incinération^{xxxiii}. « *En août 1944, écrit Hilberg, alors que certains jours il fallait brûler 20.000 cadavres, les fosses à ciel ouvert résolurent les problèmes d'engorgement.*^{xxxiv} »

Le 7 octobre 1944, les six à sept cents esclaves juifs du Sonderkommando du crématoire IV, sentant leur fin approcher à grands pas, se révoltent et incendent le bâtiment. Le groupe d'une centaine de Juifs qui loge dans le grenier du crématoire II se joint à l'insurrection. Celui du crématoire III ne peut les suivre, immédiatement neutralisé par les SS, qui répriment cet action en abattant un à un tous les révoltés.

Fin novembre 1944, après la parution dans les journaux anglo-saxons d'un rapport sur l'extermination des Juifs à Auschwitz-Birkenau, Himmler donne l'ordre (verbal) de détruire les crématoires en activité. Les travaux de démantèlement des fours II et III commencent fin décembre 1944- début janvier 1945. Mais à l'approche de l'armée soviétique, ils doivent être interrompus. Leur carcasse bétonnée est dynamitée le 20 janvier. Dans la nuit du 22, c'est au tour du four V de voler en éclats.

Auschwitz-Birkenau est libéré par les Soviétiques le 27 janvier suivant. Entre temps, le 18 janvier 1945, la bête n'étant pas repue, 58.000 détenus ont été évacués du complexe pour une dernière et effroyable marche de la mort.

8. Le camp, préfiguration de l'Etat nazi

On peut voir ici en quoi la société concentrationnaire préfigure l'ordre millénaire nazi : un Etat non pas tant débarrassé des Juifs (*Judenrein*) que littéralement fondé sur le génocide, le crime, le vol. Ce qui, de fait, caractérise l'Etat auquel rêvent les nazis c'est autant son élite (seigneurs), que son corps intermédiaire (kapos SS) que ses soubassements : des monceaux de cadavres.

Les cadavres des Juifs assassinés, certes, mais aussi leur or, mais aussi leurs cheveux, constituent une part importante, capitale même, du paradis SS. Le camp est le lieu de tous les enrichissements. Dans les centres d'extermination, la corruption est inévitable, exacerbée par le « Canada », cet entrepôt où sont stockés les effets arrachés aux déportés juifs. A Birkenau, tout est pensé et soupesé. Rien de ce qui peut profiter à l'économie du « Reich de mille ans », n'est perdu. A commencer par le corps humain : les dents en or sont récupérées, les cheveux aussi. Les vêtements, les chaussures, les lunettes et autres blaireaux., ainsi que les rares biens que les déportés ont pu soustraire au naufrage, seront redistribués à la population allemande. Les valeurs telles que devises, argent, bijoux et or sont collectés, triés et envoyés à la Banque d'Etat de Berlin ou de Dresde. Chaque jour, ou presque, on fait main basse sur douze kilos d'or. Ce qui n'a pas de valeur, documents, livres sacrés, recueils et châles de prière, phylactères et autres objets de culte, est brûlé dans des fours à chaux, situés dans le voisinage direct des crématoires.

"L'or juif a été la fatalité du camp (...) écrira en prison Höss. Les biens juifs étaient la cause de difficultés insurmontables pour le camp. Les membres de la SS n'avaient pas toujours la force de résister à l'attrait de ces objets précieux d'accès si facile. Les peines de mort et d'emprisonnement n'étaient pas un moyen suffisant.^{xxxv}"

Les propos du commandant d'Auschwitz sont à la fois grotesques et scandaleux : parmi les richesses qu'il montre du doigt et semble fustiger figurent moins d'or et de piergeries que les effets additionnés (tout et n'importe quoi) de plus d'un million de personnes censées refaire leur vie quelque part à l'Est. Imaginons la quantité des biens les plus divers qu'aurait emporté en pareille occasion une population équivalente à celle de Bruxelles.

Est-il d'autre part besoin de préciser qu'il n'y eut jamais de condamnation à mort pour fait de vol ? Höss, lui-même, coupable de nombreux détournements, et d'ailleurs inquiété pour ces faits, passera toujours à travers les mailles du filet. Lorsqu'en novembre 1943, « L'incorruptible » Höss quitte une première fois la direction d'Auschwitz, il ne part pas les mains vides : il emmène avec lui plusieurs wagons remplis d'effets personnels. Tandis qu'éclate à Birkenau, le 7 octobre 1944, la révolte des *Sonderkommandos*, certains gardes SS préfèrent éviter le combat pour aller cacher au plus vite l'or et les objets de valeur qu'ils ont amassés.

Camps et centres d'extermination nazis

Force est de constater qu'il n'y a pas lieu de comparer camps et centres d'extermination. Ici, les chances sont réelles, là, elles sont quasi nulles. Les Juifs sont destinés à disparaître purement et simplement de la terre ; quant aux autres, les Polonais, les Russes, ils sont destinés à servir les maîtres du Troisième Reich. Les données statistiques relatives à Auschwitz sont claires à cet égard : elles témoignent tout à la fois de la décision nazie d'en finir avec le peuple juif, de la volonté de briser le peuple polonais et du mépris à l'égard des Russes.

Déportés et victimes du KZ d'Auschwitz				
Selon les statistiques de Georges Wellers ^{xxxvi}				
Total déportés	dont Juifs	dont non-juifs (en maj. polonais)	Tsigane s	Soviétiques
1.613.455	1.433.405	104.605	21.665	11.780
100%	89%	6.5%	1.3%	0.7%
Total morts				
1.471.595	1.352.980	86.675	20.255	11.685
% morts	92%	5,.9%	1.5%	0.8%

Déportés et victimes à Auschwitz					
selon les statistiques de Franciszek Piper ^{xxxvii}					
Total déportés	dont Juifs	Polonais	Tsiganes	Soviétiques	Autres
1.305.000	1.095.000	147.000	23.000	15.000	25.000
100%	84%	11.2%	1.8%	1%	2%
Total morts					
1.100.000	960.000	70 à 75.000	21.000	15.000	10 à 15.000
100%	88%	6.33 à 6,5%	2%	1.3%	1%
Concepts des auteurs	2e	Génocide	Démocide	Politique génocidaire	<u>Politicide</u>
					Liberticide

Les données relatives à la France, fournies par Annette Wieviorka, complètent notre propos : 63.085 personnes (résistants otages, raflés, droits commun) sont déportées de France vers les camps de concentration, soit 0.15% de la population française. 59%, soit 37.026, d'entre elles retrouveront leur pays. Dans le même temps, 30% des Juifs de France, soit 75.721 individus partent vers les centres d'extermination de l'Est. Parmi eux, seuls 2.500 survivront - soit 3%

et/ou 13% des Juifs non gazés à l'arrivée^{xxxviii}. Ces quelque 13% illustrent de leur côté le sort tragique des Juifs concentrationnaires. Si l'on tient compte des statistiques ouest-européennes, 150.511 Juifs de France, Belgique et Pays-Bas ont été déportés vers l'Est au titre de la Solution finale. Les trois quarts à Auschwitz, le reste - dans sa plus grande partie - au centre d'extermination de Sobibor. 93.736 sont gazés à leur descente de train, 55.126 sont mis au travail. A la libération des camps, à peine 4.000 parmi ces 55.126 personnes sont encore en vie, soit à nouveau moins de 3%. Un dernier tableau comparatif devrait permettre d'illustrer la différence de nature entre camp de concentration (KZ) et centre de mise à mort immédiate (SK).

Déportés & décédés dans les principaux KZ			
Pourcentage des morts^{xxxix}			
	Internés	Décès	%
Auschwitz I et III	400.000	145 à 239.000	36 à 59%
Bergen Belsen	125.000	37.000	29,5%
Buchenwald	239.000	60.000	25%
Dachau	200.000	76.000	38%
Mauthausen	230.000	100.000	43,5%
Dora	60.000	10 à 20.000	15 à 32%
Natzweiler-Struthof	60.000	10 à 20.000	16 à 32%
Ravensbrück	132.000	20 à 90.000	15 à 68%
Sachsenhausen	200.000	84.000	42%
Juifs exterminés dans les quatre SK de l'opération Reinhardt			
Treblinka	750 000	750 000	99,95%
Belzec	550 000	550 000	99,99%
Sobibor	200 000	200 000	99,95%
Chelmno	150 000	150 000	99,99%
Total	1.650.000		

550.000 personnes de toutes confessions ont péri dans le cadre du système concentrationnaire, soit 30% des 1.650.000 qui y ont été déportés ; en revanche, la quasi-totalité des 2.600.000 Juifs déportés vers les 6 centres de mises à mort y sont morts dès leur arrivée.

Il ne saurait être question de comparer camps et centres d'extermination. Ici, les chances de sauver sa peau existent, là, elles sont nulles, à si peu près.

9. Conclusion : La Shoah : un événement sans équivalent

Le phénomène terroriste dont le régime hitlérien nous donne l'exemple est sans précédent dans l'histoire moderne. Avec Jäckel, il faut reconnaître que jamais auparavant un Etat n'a décidé et annoncé sous l'autorité de son responsable suprême qu'un certain groupe humain devait être exterminé, autant que possible dans sa totalité – les personnes âgées, les femmes, les enfants et les nourrissons inclus –, et appliqué cette décision à la lettre avec tous les moyens mis à sa disposition.

Aucun parallèle ne semble possible. Si, fondamentalement, l'idée d'éradiquer d'autres peuples n'est pas rejetée en soi en soi par les nazis, elle paraît cependant inapplicable. Comme le rappellent Jäckel ou Grosser, seuls les Juifs peuvent être circonscrits, rassemblés, massivement fusillés, tués par le gaz dans des camions, puis dans des installations plus adaptées aux conditions de l'extermination industrielle.

Les centres d'extermination, « ces installations plus adaptées », véritables complexes industriels aux mains d'ingénieurs et de techniciens fiers de leurs méthodes et de leurs rendements, suffisent déjà à singulariser les crimes des nazis par rapport à ceux des communistes – à quoi il est devenu courant de les comparer. Etablissement sans *Ka-tzeknik*^{xli} ou *zek*, ce sont des lieux de mise à mort immédiate. Sitôt arrivés, la plupart des Juifs y sont gazés – sans avoir été immatriculés.

N'en déplaise à certains « humanistes », empêtrés dans leur tentative de comparer, voire de confondre le génocide avec d'autres catégories de crimes nazis, ou encore avec le crime « de classe », typiques du communisme, tous les crimes ne se peuvent se confondre. Il faut absolument éviter les deux pièges que constituent, d'une part, une lecture antifasciste (cf. ‘génocides nazis’ au pluriel) et, d'autre part, antitotalitaire (cf. ‘génocide rouge’) de la terreur nazie.

Si toute guerre vise à l'élimination de l'adversaire, seule une guerre de type « racial » peut aboutir à une politique d'extermination totale. On peut et on doit parler de génocide dans le cas des Hereros, des Arméniens, des Juifs et des Tutsis, dans la mesure où tout a été fait pour supprimer ces quatre peuples « de trop sur terre » : hommes, femmes, enfants, ont été traqués, rassemblés et éliminés, systématiquement, indistinctement et totalement. Dans ces quatre cas, jamais il n'a été question de dressage ni de rééducation ou de mise en esclavage, mais bien et seulement d'éradication. Pour accomplir ces crimes, nul besoin d'ailleurs de se reposer sur un système concentrationnaire. Seul compte la volonté et la détermination. En 1994, plus d'un demi-million de Tutsi sont exterminés en moins de 100 jours. Ils sont en général massacrés là où ils se trouvent^{xlii}. Si le génocide ne consent aucune exemption individuelle, condamnant tout en peuple, toute une ethnie en bloc, il en va autrement des autres crimes contre l'humanité. Aussi faut-il se garder de recourir aux termes d'« holocauste rouge » ou de génocide « de classe » et ce, même, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'épisode tragique de la Grande famine de 1932-33, dont on sait aujourd'hui qu'elle a été parfaitement orchestrée par Staline. Toute meurtrière et surtout criminelle qu'elle ait été (six millions de morts, dont au moins quatre millions d'Ukrainiens), cette famine organisée n'a eu pas pour objectif de supprimer jusqu'aux derniers les citoyens d'Ukraine et/ou les paysans soviétiques, mais bien de briser l'échine des uns comme des autres. La Grande famine est bien l'épisode le plus tragique de la victoire des Rouges (bolcheviks) sur les Verts (paysans)^{xliii}. La violence fut, ici, un moyen (terroriser/collectiviser) et non une fin.

La différence entre un crime qui vise une race et celui qui vise une classe tient à ce que nul ne peut échapper à sa race (pour les nazis le Juif est marqué par ses « gènes » : même les convertis

au catholicisme sont gazés), tandis que changer de classe reste en théorie toujours possible. De nombreux officiers de l'armée tsariste, des scientifiques bourgeois et même des paysans « riches » ont pu sauver leur peau en servant le nouvel Etat soviétique. L'aversion des bolcheviks pour la Pologne et pour la noblesse en général, n'a pas empêché le Conseil des commissaires du peuple (*Sovnarkom*) de confier la *Tchéka*, puis le *Gépéou* à Félix Dzerjinski, rien moins qu'un... aristocrate polonais.

Mais s'il ne saurait être question de parler d'holocauste rouge, pour autant, force est d'admettre que la terreur concentrationnaire soviétique n'a pas besoin d'être minimisée pour souligner l'unicité de la Shoah.

Le système concentrationnaire soviétique à l'égal des camps nazis a été le lieu de violences sans nom. Comme l'a souligné Primo Levi, les camps soviétiques évoquent par de nombreux aspects les camps nazis : le criminel qui, d'une façon quelconque, a acquis une position privilégiée s'appelle ici *prominenz*, et là *Pridourki* ; le mourant, *ici musulman*, là *dokhodjaga* ou crevard, littéralement « arrivé au bout », « fini »^{xlivi}.

Notes de bas de page

ⁱ W. Laqueur, *Le Terrifiant secret, la solution finale et l'information étouffée*, témoin NRF, Gallimard, 1981, page 8

ⁱⁱ Le propos n'est pas de nier ou de minimiser les crimes commis par les nazis à l'encontre des gens du voyage. Le chapitre consacré au système concentrationnaire souligne bien en quoi la condition des Tsiganes fut semblable à celle des Juifs concentrationnaires. Ceux-ci constituèrent bien les parias des parias. Comment oublier encore que les Tsiganes furent les seuls à partager avec les Juifs le tragique « privilège » des exécutions de masse en URSS et du gazage industriel dans les centres d'extermination polonais. Reste qu'Hitler ne semble pas avoir formellement exigé l'extermination totale des Tsiganes. C'est la raison pour laquelle, hors le territoire du Grand Reich et de la Croatie, ceux-ci ne furent l'objet que d'une traque sporadique, c'est-à-dire non systématique. Contrairement aux Juifs, les Tsiganes d'Europe occidentale n'ont pas fait l'objet d'un statut spécial. De ce point de vue, on peut dire que le transport tsigane (convoi dit « Z » pour Zigeuner) parti de Malines (Belgique) vers Auschwitz le 15 janvier 1944 fait plutôt figure d'exception. Les 351 Tsiganes, dont 175 enfants, déportés du ressort territorial du Commandant militaire en Belgique et dans le Nord de la France, s'ils ne représentent guère plus de 1,5 % des Tsiganes déportés à Auschwitz, constituent une part nullement négligeable de la déportation tsigane des pays et territoires occupés. Notons que d'Europe occidentale, ne partira qu'un seul autre convoi, de Vucht, aux Pays-Bas, le 21 mai 1944, avec deux cent quarante-six hommes, femmes et enfants. Les déportés de Malines sont bien les plus nombreux de l'Ouest. Le fait qu'aucun des 351 Tsiganes de Belgique n'est gazé à l'arrivée témoigne des hésitations nazies. Tous les déportés y compris le plus jeune enfant déporté de Belgique, Jacqueline Vadoche, âgée de 34 jours sont, en effet, immatriculés ! Le fait qu'il n'en revint que 12 démontre, en revanche, du caractère particulièrement meurtrier de la persécution nazie (Voir Maxime Steinberg, « Historique des convois », *Mémorial de la déportation des Juifs de Belgique*, in Maxime Steinberg & Serge Klarsfeld, Union des déportés juifs en Belgique, Filles et fils de la déportation, Bruxelles, 1982, page 18).

ⁱⁱⁱ Cf. les œuvres de Maxime Steinberg, le spécialiste belge de la Shoah, en particulier *Un pays occupé et ses Juifs. Belgique entre France et Pays-Bas*, Quorum, Gerpinne, 1999.

^{iv} L'hostilité aux Juifs est bien antérieure à l'antisémitisme. La « judéophobie » fut d'abord d'ordre religieux. Par antijudaïsme, la chrétienté les accusait du crime de déicide et, peu à peu, le Moyen Âge les traita en étrangers dans l'Occident chrétien. Tenus à l'écart de la société, ils étaient réduits aux métiers méprisés, tels le petit commerce, la brocante et aussi l'usure que l'Église interdisait aux chrétiens. Cet antijudaïsme religieux débouchait ainsi sur ce qu'il convient d'appeler d'une expression anachronique, un antisémitisme socio-économique. Le Temps des Croisades déchaîna les violences antijuives. Dès la fin du XIe s., des communautés entières furent massacrées en Rhénanie. Boucs émissaires des crises du XIV-XVe s., les Juifs étaient l'objet des superstitions les plus extravagantes : on les accusait de répandre la peste, d'empoisonner les puits, d'égorger les petits enfants chrétiens pour leurs rituels religieux et ces fantasmes déchaînaient de nouvelles violences et de nouveaux massacres. Néanmoins tolérés en fonction de leur utilité économique, les Juifs étaient confinés dans des quartiers réservés, les ghettos, et signalés aux chrétiens dès le XIIème siècle par un signe distinctif, la rouelle. À l'occasion, ils étaient pourtant expulsés par communautés entières. L'expulsion la plus importante frappa, en 1492, les Juifs de l'Espagne unifiée par les rois catholiques.

^v Le sort des quelque 24.000 Allemands d'origine africaine n'est pas comparable à celui des Juifs et ce, pour tragique et terrible qu'il fut. Selon le souhait des nazis, nombre d'entre eux furent stérilisés. Voir le documentaire « Hitler's Forgotten Victims » de David Okuefuna, Afro-Wisdom Productions, 1997.

^{vi} Georges Walter, « Varsovie : la sourcière », in *Les combats d'Israël, Miroir de l'histoire*, page 8, Tallandier.

^{vii} R. HILBERG, "Préface", in A. CZERNIAKOW, Carnets du ghetto de Varsovie, La Découverte, 1996, p. XXXIX

^{viii} G. BENSOUSSAN, « De la 'zone d'épidémie' au ghetto : la mort programme d'un peuple. Septembre 1939-mai 1943 », in H. SEIDMAN, *Du fond de l'abîme, journal du ghetto de Varsovie*, Terre humaine, Plon, 1998, p. 379.

^{ix} La déportation de Varsovie débute le 22 juillet et se termine, temporairement, le 12 septembre. Les premiers jours de l'« action », des Juifs s'imaginent que les conditions de vie dans les nouvelles « colonisations » ne peuvent pas être pires que dans le ghetto se présentent vers les lieux de rassemblement. Très rapidement, la police juive se verra obligée de rafler les Juifs, utilisant souvent la force brutale pour les arracher des cachettes et les diriger vers le lieu de rassemblement. Aussitôt qu'il comprend le sens des déportations –à partir du moment où les Allemands exigent aussi le départ des enfants-, le président du *Judenrat*, Adam Czerniakow, se suicide. Devant l'ampleur des rafles quotidiennes -7.000 par jour pour le seul ghetto de Varsovie- la « coopération » cesse. Les *Judenrat* sont dissous.

^x On trouve une illustration du caractère concentrationnaire des ghettos dans le cas atypique de Theresienstadt, la forteresse tchèque ainsi nommée en l'honneur de l'impératrice Marie-Thérèse, qui fut tout à la fois camp et ghetto. Dans un magistral ouvrage, G. Adler a montré le caractère particulier de Theresienstadt. Après avoir étudié les

divers groupes du ghetto, l'auteur dénombre trois classes spécifiques : les proéminents, les ouvriers, les mendians, catégories que sous d'autres dénominations on retrouve dans tous les camps : les proéminents, les *stück* et les musulmans : «*Cette communauté créée par la contrainte a subsisté jusqu'à la fin de la guerre sous ses divers aspects, à la fois ghetto, usine, camp de rassemblement pour les départs vers l'Est, camp de concentration et partiellement camp d'extermination.*» Une analyse minutieuse de la nourriture et de la lutte désespérée pour une répartition équitable montre que la hantise du pain a créé les mêmes psychoses et les mêmes drames que dans les camps et que la nourriture était le problème no 1. La centrale du travail est dirigée par un proéminent du ghetto dont la population était répartie en « centaines » de travailleurs constitués par les hommes et les femmes de 16 à 60 ans astreints à des journées de dix heures et demie à douze heures de travail. La centrale comptait cent divisions consacrées à la gestion administrative avec une minutie démentielle de la comptabilité, des diagrammes, des pourcentages et de rendement. Chaque habitant dispose théoriquement du logement et de l'approvisionnement gratuit et devait se procurer par lui-même et selon sa catégorie le savon et les médicaments, etc. (cf. Olga Wormser, *L'ère des camps*, op. cit. page 95).

^{xii} Hors centres d'extermination, bien entendu.

^{xiii} Ce décret fut complété, fin juin, par un texte qui préconisait le meurtre des fonctionnaires du Parti et des communistes « agitateurs » ou « fanatiques ».

^{xiv} Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs*, le Seuil, Paris, 1989.

^{xv} L'intention de Hitler, telle qu'il l'exprime dès les années 1930, a toujours été conditionnelle : si l'Allemagne devait subir une nouvelle défaite, il la ferait payer très cher aux Juifs. Le Führer exprime pour la première fois publiquement cette intention dans son discours au Reichstag du 30 janvier 1939 qu'il qualifie lui-même de « prophétie » : «*Si la juiverie internationale, en Europe et hors d'Europe, poussait une nouvelle fois les peuples dans la guerre mondiale, le résultat n'en serait pas la bolchevisation de la terre et la victoire des Juifs, mais la destruction de la race juive en Europe.* »

^{xvi} Raul Hilberg, op. Cit., page 286.

^{xvii} Insipide, inodore et incolore, ce gaz à une concentration d'au moins 1 % dans l'air, ralentit le pouls et la respiration des humains, entraînant une mort sans souffrances par asphyxie cellulaire en une vingtaine de minutes.

^{xviii} Déjà sous la république de Weimar avait été ouvert en Allemagne à Berlin-Dahlem le « *Kaiser-Wilhem-Institut pour l'anthropologie, l'hérédité humaine et l'eugénique* ». L'on y étudiait tout particulièrement les jumeaux. Jean-Comme l'écrivit Pressac, l'eugénisme pouvait être positif ou négatif. Le positif s'exerçait par les médecins lors des visites prénuptiales et consistait à déconseiller ou interdire un mariage entre des conjoints en raison d'une consanguinité dangereuse pour les descendants ou d'une hérédité trop chargée (idiotie, alcoolisme, syphilis, démence, etc.). Le négatif visait à bloquer la transmission de tares des parents aux enfants en empêchant la procréation par suppression ou stérilisation. Dans la mesure où la morale courante interdisait de tuer les individus, ne restait de praticable que la stérilisation qui fut appliquée dans maints pays depuis les Etats-Unis, le Canada, la Suisse et l'Allemagne jusqu'à l'ensemble des pays scandinaves. De juillet 1933 à septembre 1939, les autorités allemandes stérilisèrent ainsi près de 400.000 cas soigneusement déterminés et contrôlés par une procédure médico-judiciaire rigoureuse. Jean-Claude Pressac, « La technique des chambres à gaz », in BDIC, op. cit., page 188.

^{xix} Il n'y aurait que deux survivants des périodes d'extermination intensives de Chelmno. A la mi-janvier 1942, Yaakov Grojanowski réussit à s'évader et à rejoindre Varsovie où il informa les responsables juifs du ghetto de ce qu'il avait vu à Chelmno. Par l'intermédiaire de la résistance polonaise, ces informations de première main furent ensuite transmises à Londres en juin 1942.

^{xx} La pièce, d'une superficie de 15 à 20 m² et d'un cubage de 30 à 50 m³, était carrelée du sol aux murs jusqu'à hauteur d'homme. A dix centimètres du sol sur un des murs courait une canalisation percée de petits trous et reliée à une bouteille de CO liquide d'une contenance de quarante litres - donnant six m³ de gaz, placée dans un local de service attenant. S'y trouvait aussi l'appareillage de désaération avec soufflerie et moteur électrique. Un regard vitré permettait de contrôler l'opération de l'extérieur. Les chambres étaient désignées du nom de salles d'inhalation, puis furent équipées de fausses douches. En moyenne, une trentaine de personnes étaient « traitées » d'un coup. Un médecin envoyait probablement environ un m³ de monoxyde de carbone afin d'obtenir une concentration toxique de 2 à 3 % dans l'air ce qui durait une vingtaine de minutes et entraînait une intoxication progressive des sujets. Un opérateur, masque à gaz au visage, ouvrait ensuite la porte pour créer un appel d'air et la ventilation était actionnée une heure durant. Les corps étaient enfin transportés au crématoire de l'Institut et brûlés dans un ou deux fours (cf. J-C Pressac, in BDIC, op. cit., pages 188-189.)

^{xxi} Malgré sa suspension officielle, le programme d'euthanasie « sauvage » continua discrètement en utilisant les mêmes procédés, injection ou gaz.

^{xxii} Georges Bensoussan, *Génocide pour mémoire*, éditions du Félin, 1989.

^{xxiii} Thomas (Toivi) Blatt, *Sobibor, The Forgotten revolt, A survivor's report*, HEP, Issaquah, 1997, page 35.

^{xxiv} Thomas (Toivi) Blatt, *Sobibor*, op. cit., page 36.

^{xxv} Hilberg, page 762.

^{xxv} Franciszek Piper, « création du camp d’Auschwitz », in *Auschwitz camp de concentration et d’extermination*, édition : le Musée d’Auschwitz-Birkenau, Oswiecim, 1994., page 15.

^{xxvi} F. Piper, « Auschwitz concentration Camp. How it was used in the Nazi system of terror and genocide and in the economy of the third Reich », in *The Holocaust...*, Berenbaum and Peck, page 373.

^{xxvii} Ces camps étaient appelés Arbeitlager, Aussenlager, Zweiglager, Arbeitskommando, Aussenkommando. Les camps de concentration nazis, Auschwitz inclus représentaient un immense réservoir de main d’œuvre bon marché. Parmi les quarante camps de concentration auxiliaires, vingt-huit furent créés auprès d’entreprises directement liées à l’industrie d’armement, neuf auprès de l’industrie métallurgique, six dans les mines de Charbon, six après de l’industrie chimiques, trois de l’industrie légère, deux dans la construction de centrales thermiques, un auprès d’une entreprise de production de matériaux de construction, enfin, un camp fonctionnait auprès d’une entreprise agro-alimentaire. Voir F. Piper, « La genèse du camp », op. cit., page 37.

^{xxviii} Un programme d’approvisionnement dut être mis sur place. La dose mortelle était d’un milligramme par kilogramme de poids. Hilberg souligne que les bénéfices de la DEGESCH furent prodigieux, op. cit. page 770.

^{xxix} Ainsi, une visite de Gerstein à Auschwitz embarrassa-t-elle Wirth qui lui demanda de ne pas proposer à Berlin d’autres types de chambres à gaz que celles fonctionnant avec le monoxyde de carbone. Wirth put ainsi poursuivre son œuvre exterminatrice à l’aide des seuls gaz d’échappement et ce, jusqu’en 1943. Le Zyklon B n’en fut pas moins définitivement adopté dans les centres de gazage de Birkenau. A Majdanek, sur six chambres à gaz, les unes furent alimentées avec de l’oxyde de carbone, les autres avec du Zyklon B.

^{xxx} Le « Bunker 1 » (maison rouge) fonctionna à partir de juin 1942 pour traiter les « incurables ». On ignore son emplacement et sa superficie exacts. Selon les dires des anciens détenus et SS, le Bunker occupait 60 à 80 m², sur lesquels pouvaient être entassées 3 à 400 victimes. Le Bunker 2 (maison blanche), fonctionne début juillet 42. Sur 100 m², 500 personnes pouvaient être gazées. Les bunkers I et II qualifiés par les SS « installation de bain pour actions spéciales ».

^{xxxi} Maxime Steinberg, *Le génocide juif, 1941-1944*, 2^{ème} édition, Frameries, CFB, 1997, page 136.

^{xxxii} Filip Müller, op cit, page 140-141.

^{xxxiii} Müller page 174.

^{xxxiv} Hilberg page 846.

^{xxxv} Auschwitz vu par les SS, op. cit., page 145.

^{xxxvi} Georges Wellers, « Essai de détermination du nombre de mort au camp d’Auschwitz », *Le monde juif*, octobre décembre 1983, numéro 112, page 40.

^{xxxvii} Auschwitz, op.cit., article de Piper, page 214.

^{xxxviii} Annette Wieviorka, op. cit. Page 31. Voir aussi Serge Klarsfeld, *Le calendrier de la persécution des Juifs en France*, page 1125.

^{xxxix} Statistiques principalement tirées de Christian Bachelier « Brève nomenclature des camps », in BDIC, op. cit. et d’autres sources, pages 64-77..

^{xl} Terme juif désignant les internés en KZ. (voir A & H Edelheit, op. Cit., page 268.

^{xli} Sauf exception comme au stade de Kamarampaka à Kamembe où les militaires venaient chaque jour avec des listes, puis au hasard, prélever un certain nombre de Tutsi parmi les milliers parqués, qu’ils allaient ensuite exécuter à l’extérieur. Citons encore le stade de Gatwaro à Kibuyé où périrent près de 8.000 Tutsi. Michel Bührer, *Rwanda, mémoire d’un génocide*, le Cherche midi – Unesco, Paris, 1996, pages 68.

^{xlii} Soulignons que les brigades de choc chargées d’imposer et de vérifier l’application de la collectivisation étaient plus que largement composées de jeunes communistes ukrainiens.

^{xliii} Primo Levi, op. cit., page 82.